

Compte rendu

« KÜNG, Hans, *Dieu existe-t-il ?* »

Jacques Doyon

Laval théologique et philosophique, vol. 38, n° 1, 1982, p. 106-108.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/705920ar>

DOI: 10.7202/705920ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

d'un état à un autre, sans succession par conséquent. Bref sans changement » (p. 164).

Ces distinctions, qui impliquent d'importantes questions théologiques, amènent l'Auteur à traiter longuement de l'attribution au Verbe des actions réalisées ou subies par lui dans la nature humaine qu'il a assumée, ce que la théologie appelait autrefois les actes « théandriques ». Heureux rappel devant une théologie qui semble ignorer d'aussi élémentaires et fondamentales vérités. Ce chapitre est d'une plénitude et d'une profondeur remarquables.

Éclairant pareillement le chapitre V sur « *Contemplation et prière* » où sont apportées d'opportunes distinctions comme « la contemplation elle-même n'est pas la prière, la prière n'est pas la contemplation » (p. 256). La contemplation est *union à Dieu*, mais c'est dans un entretien réciproque que s'établit l'union. Différente, la prière est donc en intime rapport avec la contemplation.

Avec le dernier chapitre, l'Auteur étudie la « *vie contemplative* ». À première vue, la différence ne paraît pas tellement avec les pages précédentes puisqu'il a été question de ce même sujet tout au long du volume. Ce n'est pourtant pas une redite. En deux parties à peu près égales d'une cinquantaine de pages, la première envisage plutôt la nature de la vie contemplative en la distinguant, dans sa complexité, d'avec la vie active tandis que la seconde la montre plutôt dans son exercice. « L'Église est simultanément active et contemplative. Non par juxtaposition, mais, par une sorte de symbiose spirituelle qui lui fait dépasser la distinction des deux vies, chacune étant intégralement la sienne » (p. 371).

On ne peut résumer un livre aussi dense sans le trahir. Malgré la production relativement abondante en la matière, ce nouveau volume a sa place. S'il ne se présente pas selon la structure traditionnelle des livres du genre, il apporte de nouveaux éclairages en précisant une foule de points en un temps où le flou de la doctrine désoriente tant de gens.

Il est regrettable cependant que la révision du texte n'ait pas éliminé un bon nombre de fautes d'impression comme « pourtout » au lieu de « pourtant » (p. 51), ou des références inexactes, sur une douzaine de pages au moins que nous avons relevées.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

Hans KÜNG, *Dieu existe-t-il?* Traduction de l'allemand (*Existiert Gott?*) par Jean-Louis SCHLEGEL et Justus WALTHER, 14 × 20,5 cm, Paris, Seuil, 1981, 924 pages.

Dans ce livre, Küng pousse jusqu'au bout sa recherche en abordant le seul problème (mystère) qui le préoccupe depuis toujours : Dieu. Il a commencé son œuvre de théologien en abordant la question de l'Église : *Structures de l'Église* (1963), *La justification* (1965), *L'Église* (1968), mis à part les écrits moins importants et occasionnels : *Concile et retour à l'unité* (1961), *Être vrai* (1968), *Liberté du chrétien* (1969) ; il a poursuivi son œuvre en publiant des études sur le Christ : *Incarnation de Dieu* (1973), *Être chrétien* (1974) ; il complète cette quête ininterrompue en posant la question radicale : *Dieu existe-t-il?* Comme dans ses livres antérieurs, on retrouve dans celui-ci ses grandes qualités de communicateur, l'art de joindre une érudition fantastique (vraiment allemande) à une clarté ainsi qu'à une simplicité de style (vraiment française) qui charme et entraîne le lecteur, si bien qu'une masse de près de mille pages (dont cent dix sont consacrées à des notes) se lit bien, avec un intérêt soutenu. Il parle à l'homme cultivé d'aujourd'hui, croyant ou incroyant, catholique ou pas, dont il semble vraiment partager les doutes et les inquiétudes, et pour lequel il reprend patiemment la question sous toutes ses facettes, sans accepter « a priori » de réponses toutes faites, plus ou moins anachroniques. Son objectif est plus large encore que celui de l'occuménisme, qui vise la rencontre des frères chrétiens : il s'adresse à tout homme de bonne volonté, qui doit vivre sa vie dans un monde problématique, peut-être insensé et absurde, comme plusieurs l'ont pensé. La thèse de ce livre, ramassée en deux mots, est la suivante : Que Dieu existe, et que ce Dieu soit le Dieu de Jésus-Christ, voilà une foi qui ne manque pas de raisons, qui permet de dire oui à la réalité et de s'y engager à fond pour l'homme.

Le livre est bien divisé. On va d'une affirmation rationnelle de l'existence de Dieu, mal appuyée (chez Descartes), qui ne résiste pas à la critique, qui conduit à sa négation et à la conséquence ultime de cette négation dans le nihilisme ; on en vient à une affirmation épurée et mieux fondée d'un sens possible prêté au réel, sens qui postule comme son fondement ultime la foi en Dieu. Et ce Dieu en qui nous croyons, sans preuve catégorique, mais non sans raisons valables, prend dans la foi juive et surtout dans la foi chrétienne des traits qui sont particulièrement

pertinents ; Il donne un sens même aux souffrances, à l'injustice, et à la mort : Il est le Dieu des hommes.

Selon Küng, il ne faut donner raison ni aux rationalistes purs, qui s'en remettent à la seule raison pour résoudre la grande question de Dieu, ni aux fidéistes, qui ne font aucune confiance à la raison pour parvenir au vrai sur les questions ultimes. La raison s'est si souvent fourvoyée... Descartes, Spinoza, Kant, Hegel, et avant eux Anaxagore, Platon, Aristote, Anselme, Thomas d'Aquin, croyaient prouver l'existence de Dieu par des arguments rationnels. Vatican I, appuyé sur de tels arguments et sur l'Écriture, parle de « Dieu accessible à la raison ». Mais cette même raison, rationnellement, explique très bien les choses « sans l'hypothèse de Dieu » (Laplace), chez Feuerbach, Marx, Freud, Nietzsche, etc. D'ailleurs, parmi les physiciens et les atomistes, les évolutionnistes, on trouve des croyants (Darwin, Einstein, Planck) et des athées (Laplace, Russel). D'autre part la seule voie de la foi, les raisons du cœur (Pascal), la théorie de la double vérité (vérité de raison, vérité de foi) ne reconnaissant aucun terrain commun entre ces deux champs de connaissance et de reconnaissance, ne peut pas être davantage soutenue. D'une part, la raison elle-même a besoin de la foi, les sciences positives reposent sur des postulats indémontrables, sur une confiance en la raison, sur la rationalité du réel, sur un sens donné à la recherche, à la vie, à l'existence tout court. « Pourquoi faire un seul pas sur un chemin qui ne mène nulle part ». Les sciences expérimentales elles-mêmes énoncent tout au plus des hypothèses incomplètement vérifiées, comportant dans chaque cas un coefficient d'incertitude (Carnap). Dans le monde se joue une sorte de jeu entre le hasard et la nécessité, entre les lois générales et une part de liberté pour les individus (Heisenberg, Monod). D'autre part, la foi aussi a besoin de la raison, pour ne pas aller n'importe où, sans guide. Puisqu'il y va de l'existence du croyant, Küng ne veut pas du « saut dans l'absurde ».

Cette recherche théorique se nourrit de la pensée des esprits les plus profonds et les plus perspicaces de l'Occident, à commencer par Descartes et Pascal. Elle devient un bilan de la pensée occidentale bien ramassé, marquant pour chaque cas, le chemin parcouru en amont et la nouvelle perspective en aval. Se succèdent 1^o *Descartes* et *Pascal* qui donnent les paramètres de la question : entre les prétentions de la pure raison et les impératifs et les consolations de la pure foi ; 2^o *Wittgenstein*, *Carnap*, *Popper*, *Kuhn*, qui

montrent les limites étroites et les possibilités limitées de la pure raison dans l'approche du réel ; 3^o *Hegel*, *Comte*, *Whitehead*, *T. de Chardin*, qui oscillent entre le panthéisme et le panenthéisme, refusant de séparer Dieu du réel, dans une vision où foi et raison sont inextricablement liées. 4^o Viennent *Feuerbach*, *Marx*, *Freud*, les maîtres du soupçon qui, au nom d'une certaine raison où la foi athée n'est pas absente, nient Dieu et donnent à l'idée qu'on en a un rôle négatif et aliénant pour l'homme. 5^o *Nietzsche* tire les ultimes conclusions : le renversement de toutes les valeurs, le « surhomme » qui en crée de nouvelles, antithésistes et antichrétiennes. Voilà pour la dégringolade !

La remontée s'amorce en trois temps, dans la deuxième partie du livre, la plus originale (pages 495 et suivantes) : a) *oui* à la réalité ; b) *oui* à Dieu ; c) *oui* au Dieu chrétien. À mon avis, le meilleur chapitre du livre est celui qui va des pages 495 à 537, où l'auteur développe ce qu'il appelle l'attitude « originaire » et la foi « originaire ». Dans ces pages, on montre que pour vivre et s'engager et être heureux, il faut dire « oui » à la réalité, la poser comme rationnelle et sensée, même si son « sens ultime » nous reste toujours en grande partie caché.

Cette confiance au réel peut être la conséquence de l'accueil que j'ai reçu dans le monde depuis ma naissance et même avant de naître, dans le sein maternel ; elle peut me venir aussi de la foi en Dieu qui me fait m'accepter et accepter le réel, malgré les adversités, les injustices, la souffrance et la mort (Tillich). Cette acceptation du réel ne résout pas toutes les énigmes ; mais elle me permet de vivre et de faire confiance à ma raison.

Or cette confiance originaire postule, comme fondement, l'affirmation d'un sens ultime, d'un garant du sens, au-delà de toutes mes conceptions. Parler de Dieu peut donc avoir du sens (Wittgenstein). Les religions ont un avenir ; pourvu que le Dieu dont elles portent la tradition soit autre chose qu'une idée morale, un tyran législateur et punisseur, etc. Ce Dieu toujours plus grand, « Tout Autre » (Barth) et « Non Autre » (N. de Cues), on l'approche davantage dans le silence, la négation des déterminations et l'accueil silencieux, dont témoignent non seulement les mystiques, aussi bien hindous, chinois, arabes que chrétiens, mais aussi les prophètes. Il manque ici au livre de Küng un rappel de ce que Bergson écrit, pour son temps et pour aujourd'hui, dans *Les deux Sources*.

Les derniers chapitres concernent le Dieu de Jésus-Christ. Ils ne disent rien de plus que ce qu'on a lu dans les livres antérieurs de Küng. Il est le Dieu proche de tout homme, qu'il appelle à la conversion et à la vie. C'est Lui qui nous parle et nous révèle son visage en Jésus-Christ. Il n'est pas indifférent à la souffrance ; Il la partage, Il « souffre avec nous » dans son amour. Küng ne retraite pas non plus, face aux reproches qu'on lui a déjà faits à propos d'*Être chrétien*. — Jésus est-il Dieu?... Il en est le parfait révélateur, le lieutenant. — Y a-t-il trois personnes en Dieu?... Il y a un seul Dieu qui entretient une triple relation avec nous, comme créateur et Père, comme révélateur en Jésus, comme continuateur de l'œuvre de Jésus par son Esprit, qui est aussi l'Esprit du Père. — Des formules qui se tiennent sur la clôture, mais pour lesquelles il ne faut pas chercher noise à un auteur sincère qui va aussi loin qu'il pense pouvoir aller sans nier des formulations de la foi plus explicites exprimées dans un vocabulaire plus métaphysique, formulations qu'il ne rejette pas, mais qu'il trouve moins actuelles et moins bibliques.

Tout au long du livre, peut-être en songeant à son propre cas, l'A. rappelle comment les plus grands esprits, et finalement les plus utiles, ont été en butte à toutes sortes de dénonciations, condamnations, etc. de la part du magistère de l'Église, sans que malheureusement on ait pris la peine, après coup, de les réhabiliter quand la chose aurait dû se faire : Thomas d'Aquin, Copernic, Galilée, Descartes, Pascal, T. de Chardin, etc.

Il s'agit, somme toute, d'un excellent livre, tonifiant, bien écrit, pas verbeux, mais plutôt concis et bien ramassé. Dernier trait à signaler : les penseurs présentés ne sont pas des pensées pures, mais des individus, bien en chair, avec leur origine souvent modeste, leurs difficultés matérielles, financières, sentimentales ou physiques, leurs grandeurs et leurs faiblesses, leurs relations souvent tendues avec les autorités politiques, religieuses, académiques. Tous ces éléments sont bien appuyés sur la correspondance et les meilleurs bibliographies des auteurs concernés. Un livre à lire.

Jacques DOYON
Université de Sherbrooke

Paul VALADIER, **Agir en politique, décision morale et pluralisme politique**. Collection « Recherches morales », n° 5, 14 × 21 cm, Cerf, Paris, 1980, 189 pages.

Constatant la distance entre les mœurs politiques et les impératifs de la morale, et animé par la conviction que la violence vient de la démission de l'homme face à ses responsabilités sociales, Paul Valadier nourrit l'espérance que se dissipent les mirages créés par la passivité et qu'ils soient remplacés par le courage de l'action.

La première partie du volume veut préciser le sens du point de vue moral au sein de la politique. Qu'attend-on de la réflexion morale? Qu'elle redise les grands principes de l'action et trace des lignes précises orientant la praxis. On est assez facilement d'accord sur les grands principes qui restent toujours vrais, sachant bien que dans les cas précis cette morale pure doit composer avec les situations. L'A. évoque ces situations ou ces contraintes du présent. Tout d'abord « la politique introuvable », c'est-à-dire les décisions insaisissables (structures monstrueuses des États et difficultés d'accéder à l'information) et la violence non repérable, indiscernable; ici la morale semble perdre pied, étant donné cette impossibilité de saisir la décision politique, son lien avec la morale. Autre type de contrainte, le « manichéisme politique », cette lecture de l'univers social et politique en noir et blanc, la classification des hommes en bons et méchants, ou des options politiques en deux camps irréductibles. Cette lecture simpliste et manichéenne, qui porte un jugement moral sur la réalité, cadre mal avec la complexité des situations; une saine recherche d'objectivité oblige à voir la réalité derrière les apparences pour éviter la tentation de croire que l'histoire recommence chaque jour à zéro et pour récuser ces jugements moralisants assez pauvres. La morale ne peut donc pas être dispensée d'*analyser* sérieusement les rapports de force en présence dans la société politique.

Ce qui précède constitue un défi à la place de la morale en politique et mobilise les énergies pour fonder la place qui lui revient. Une telle réflexion morale devra prendre en considération les divers points de vue susceptibles d'éclairer la situation; elle visera en même temps à faire surgir un homme responsable qui décide de créer, de participer, de donner sens à ce qui lui semble fatalité.

L'objectif de la deuxième partie est de déterminer, de décrire une éthique politique dans un